

1830-1848, les bannis de l'Allemagne

Les États de la Confédération germanique (1815-1871), industriellement peu développés, ont avant tout exporté des artisans et des paysans poussés par la misère, des opposants politiques chassés par la répression et la censure, des intellectuels écœurés par l'ultra-conservatisme des milieux scientifiques et culturels. Durant deux décennies, les exilés allemands ont contribué à faire de Paris la capitale mondiale des arts et des lettres.

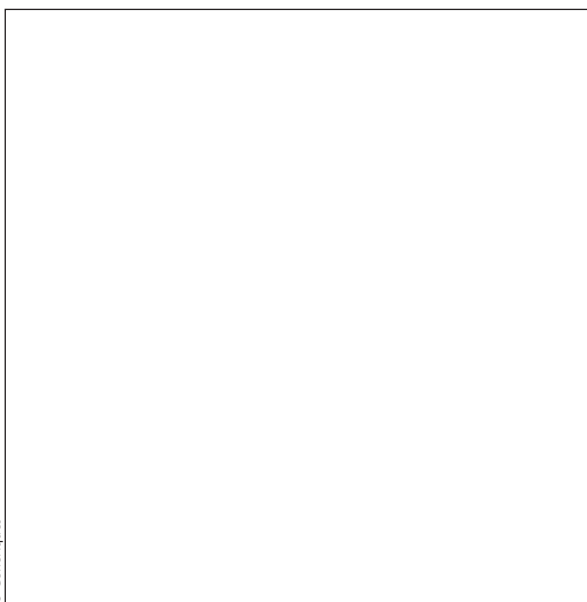
Dès 1815-1820, les paysans touchés par la crise de l'agriculture allemande et plus encore par les lois protectionnistes d'Europe occidentale fuient leur pays en quête d'une terre de "colonisation". Leur séjour en France est le plus souvent temporaire, mais tous ne s'embarquent pas pour l'Amérique et une importante minorité s'installe de ce côté-ci du Rhin.

Les artisans sillonnent les routes d'Europe occidentale afin de parfaire leur formation professionnelle, leur périple se termine souvent par une installation de longue durée, voire définitive.

En 1820, trente mille Allemands résident en France. En 1848, on dénombre cent soixante-dix mille ouvriers, artisans et paysans prolétariés, installés principalement en Alsace-Lorraine et à Paris, où ils sont soixante mille. En France, cette importante colonie de travailleurs constitue, à n'en pas douter, la première immigration économique de type moderne.

Parallèlement à cet exode de la faim, c'est toute une partie de l'intelligentsia allemande qui se réfugie en France entre 1830 et 1848. Les intellectuels juifs par exemple, viennent chercher une égalité des droits qui leur est refusée depuis le départ des troupes d'occupation napoléoniennes. Ainsi en va-t-il du grand poète Heinrich Heine, qui réside à Paris de 1831 jusqu'à sa mort en 1856. Au-delà même des discriminations raciales ou confessionnelles, c'est toute l'activité culturelle et scientifique

**Texte et illustrations
extraits de Presse
et Mémoire, catalogue
de l'exposition
"France des étrangers,
France des libertés",
Génériques, Éditions
ouvrières, 1990**



© Génériques

originale ou novatrice qui est étouffée en Europe centrale, par la censure rétrograde de Metternich, de Frédéric-Guillaume de Prusse et de leurs successeurs. Musiciens, architectes, philosophes, médecins même, viennent à Paris, là où, pensent-ils, leur talent sera reconnu à sa juste valeur.

Enfin, l'autoritarisme de la Diète germanique, le régime policier mis en place par Metternich, réduisent au silence les opposants libéraux et nationalistes, dès lors condamnés à l'exil. En 1819, le Congrès de Carlsbad interdit la quasi-totalité des organisations politiques, des associations d'étudiants, et place sous une étroite surveillance journalistes, professeurs d'université et autres réformateurs potentiels. Une première vague de bannis, attirés par l'aura de 1789, se réfugie en France.

En 1830, avec les répercussions en Allemagne de la Révolution de juillet, une deuxième vague d'opposants gagne Paris. Comparée à la réaction aveugle qui sévit dans la Confédération germanique, même la France de Louis-Philippe fait en effet figure de terre de libertés.

Une troisième et dernière vague de réfugiés politiques arrive en France en 1848-1849, avec l'écrasement du "printemps des peuples" en Europe centrale.

*“Il se trouve à Paris tant d'ouvriers
imprimeurs allemands que chaque imprimerie
en occupe un certain nombre”.*

Lieu de culte luthérien, sociétés de secours, création artistique et littéraire, vie associative, clubs politiques renaissent dans l'immigration. Au sein de ce foisonnement, la presse – environ soixante-quinze titres allemands en France au cours du XIX^e siècle – constitue bien sûr un lien privilégié de la sociabilité allemande en exil.

Journalistes, libraires, éditeurs, mais aussi imprimeurs se sont regroupés sur les bords de la Seine. Le journaliste R. O. Spazier remarque dès 1935 : “Il se trouve à Paris tant d'ouvriers imprimeurs allemands que chaque imprimerie en occupe un certain nombre.” Dès lors quoi de plus facile que d'imprimer, de nuit, les journaux allemands sur les presses du patron français ? Ainsi, c'est à Paris que naît la presse prolétarienne allemande.

La première revue d'une organisation ouvrière, *Der Geächtete* (Le banni), est publiée de 1834 à 1836. Cet organe de la Ligue des bannis, la première association clandestine d'artisans allemands, paraît environ tous les deux mois sous la houlette de Jacob Venedey, puis de Theodor Schuster.

Toujours en exil, le mouvement ouvrier allemand poursuit son évolution : à la Ligue des bannis, d'inspiration néo-babouviste, succède en 1846 la Ligue des justes de Wilhelm Weitling, qui donne elle-

même naissance en 1847 à la Ligue des communistes de Karl Marx et Friedrich Engels.

Ces derniers séjournent d'ailleurs à plusieurs reprises en France, Karl Marx arrive à Paris en 1843, là il prend contact avec les socialistes français, Victor Considérant, Louis Blanc, Pierre Leroux, Etienne Cabet, Proudhon et avec les premiers "communistes" allemands. C'est à Paris que Marx se lie d'amitié avec Engels, dès février 1844 ils créent ensemble le seul numéro des *Deutsch-Französische Jahrbücher* (Annales franco-allemandes). La revue de "l'école de Hegel", à laquelle collaborent Arnold Ruge et Ludwig Bernays, a pour but de promouvoir l'alliance entre socialistes français et allemands, mais elle doit immédiatement cesser sa parution, n'ayant pas reçu le soutien attendu des Français.

À la suite du poète Heinrich Heine, l'équipe des Annales investit alors *Vorwärts!* (En avant !), un bi-hebdomadaire incolore créé en janvier 1844 par Heinrich Börstein et dont Ludwig Bernays devient rédacteur en chef dès juillet de la même année. La présence simultanée dans ses colonnes de "l'école de Hegel", du révolutionnaire russe Bakounine, de membres directeurs de la Ligue des justes comme Hermann Ewerbeck ou German Maürer, l'aura de Heinrich Heine, font pendant quelques mois de *Vorwärts!* le centre de la politique et de la philosophie allemandes dans toute l'Europe. Le journal devient alors l'organe officieux de la Ligue des justes, il sert à diffuser la pensée marxiste en genèse et son impact est loin d'être négligeable, malgré le tirage modeste d'environ mille exemplaires.

Cependant le gouvernement de Guizot, qui depuis le début de l'année résistait aux pressions prussiennes réclamant l'interdiction de *Vorwärts!*, laisse finalement entamer une procédure correctionnelle contre celui-ci pour "incitation au régicide". Le 13 décembre 1844, Bernays est condamné à deux mois de prison et 300 francs d'amende, Guizot cède à la demande prussienne et ordonne l'expulsion de Bernays, Börstein, Rufe et Marx. Seul ce dernier sera finalement expulsé le 1^{er} février 1845, mais *Vorwärts!* doit arrêter sa parution le 31 décembre 1844.

De son côté, le gouvernement prussien, excédé par la "propagande" de *Vorwärts!*, avait suscité en juillet 1844 la création d'un hebdomadaire allemand à Paris, *Der Deutsche Steuermann* (Le pilote germanique). Las ! À la fin de 1845, les communistes s'expriment dans le journal par le biais du courrier des lecteurs et dès le début de 1846, German Maürer est dans la place ! *Le Steuermann* est à son tour interdit, son dernier numéro paraît le 3 mai 1846.

Quoi qu'il en soit, les communistes allemands de Paris ne se contentent pas de phagocyter des titres déjà existants. En août 1845, Hermann Ewerbeck, German Maürer et Karl Grün fondent les *Blätter der Zukunft* (Feuilles de l'avenir). Cette revue, financée par la Ligue des justes, est en fait un patchwork de toutes les sensibilités socialistes

de l'époque. Jusqu'en mars ou avril 1846, cinq livraisons de *Blätter der Zukunft* verront le jour.

Quelques mois plus tard, en janvier 1847, German Maürer, encore lui, fonde avec Ferdinand Braun *Die Pariser Horen* (Les heures parisiennes). Heinrich Heine livre des poèmes à cette revue mensuelle, littéraire et politique, qui cesse sa parution en juin 1847.

Le journal Le Monde, fondé en 1836 par des libéraux français et allemands, entend "substituer un cosmopolitisme éclairé au nationalisme exclusif"

Mais les révolutionnaires ne sont pas seuls à s'exprimer en France. Dès la fin de l'année 1830 par exemple, les libéraux publient à Strasbourg *Das Konstitutionelle Deutschland* (L'Allemagne constitutionnelle), supplément hebdomadaire au *Courrier du Bas-Rhin*.

De novembre 1836 à septembre 1837, des démocrates et des libéraux français et allemands fondent *Le Monde*, dirigé par l'avocat Friedrich Ludwig, dit Daniel Pistor et par l'imprimeur parisien Bailleul. Ce journal, qui entend "substituer un cosmopolitisme éclairé au nationalisme exclusif", a pendant quelques mois Félicité de Lamennais pour rédacteur en chef.

C'est encore et toujours en exil que naît la première agence de presse allemande. En 1843, un an avant la création de *Vorwärts !*, Heinrich et Carl Börnstein fondent à Paris la *Französische Correspondenz* (La correspondance française), rachetée en 1848 par Wilhelm von Löwenfels.

La France, héritière d'une tradition révolutionnaire née en 1789, confirmée en 1830 et 1848, constitue donc un lieu d'asile privilégié pour les exilés allemands de tous bords. Entre deux révolutions, Paris accueille tout ce que l'Allemagne compte comme artistes, intellectuels et savants. Mais la France va à son tour basculer dans l'autoritarisme. Avec le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte la "Patrie des droits de l'Homme" se ferme pour vingt ans aux réfugiés politiques. C'est en Angleterre, en Suisse ou aux États-Unis que les Allemands cherchent désormais refuge. À ces facteurs politiques s'ajoute la crise économique. Les ouvriers français ressentent de plus en plus mal la concurrence des travailleurs immigrés allemands qui vont chercher ailleurs, essentiellement aux États-Unis, une nouvelle terre promise. Au recensement de 1851, les Allemands et Autrichiens résidant en France ne sont plus que cinquante-sept mille.

Mais durant deux décennies, la "meilleure Allemagne" – l'expression sera utilisée un siècle plus tard par Heinrich Mann à propos des exilés antinazis – a contribué à faire de Paris la capitale mondiale des arts et des lettres. En retour, les démocrates allemands sont revenus chez eux forts de l'expérience du mouvement ouvrier français. Les artistes et littérateurs émigrés ont, de leur côté, assimilé les traditions culturelles d'Europe occidentale. On mesure mal aujourd'hui l'impact de cet apport dans la vie intellectuelle d'Europe centrale. ◀

Pour l'essentiel, cet article est tiré de Jacques Grandjonc, *Marx et les communistes allemands à Paris. Vorwärts ! 1844*, François Maspéro, Paris, 1974 et du catalogue de l'exposition *Emigrés français en Allemagne. Emigrés allemands en France, 1685-1945*, Institut Goethe et ministère des Relations extérieures, Paris, 1983.